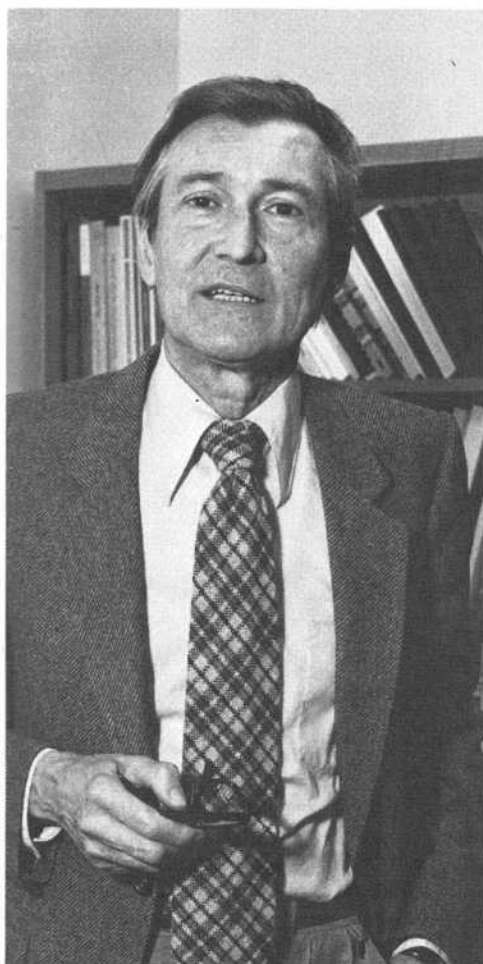


Culture et communication

une rencontre avec Fernand Dumont

par Fernand Desjardins et Astrid Gagnon*

À première vue, le portrait que nous vous présentons ci-contre est davantage celui d'un homme de culture que celui d'un homme de communication. Les apparences sont toutefois trompeuses car, pour Fernand Dumont, les deux domaines sont mitoyens, même lorsque la culture prend des aspects incongrus et que le matraquage de la société marchande tient lieu de communication.



Pour Fernand Dumont, la culture dite «savante» interroge à juste titre la culture populaire et vice-versa. Faut-il s'en étonner puisque ce philosophe, historien, sociologue, théologien et poète est également fils d'ouvrier de la Dominion Textile? Né en 1927 à Montmorency, Fernand Dumont n'a pas oublié ses racines et ne se gêne pas pour affirmer que ce n'est pas l'État qui fait la culture, mais que ce sont les hommes. Ce croyant, qui n'a pas peur d'assumer sa foi, sait tout aussi bien marier la parole à l'écriture, l'écrivain au professeur d'université qu'il est depuis 25 ans.

C'est à lui que le ministre d'État au Développement culturel, le Dr Camille Laurin, confiait la direction de la recherche qui a conduit aux livres blancs sur la langue (Loi 101) et la culture (Politique québécoise de développement culturel) et à un Livre vert sur la recherche scientifique. Il ne faut donc pas se surprendre de le retrouver aujourd'hui à la tête de l'Institut québécois de recherche sur la culture, créé en juin 1979, et qui bénéficiera d'ici trois ans d'un budget annuel d'un million et demi de dollars. Nos collaborateurs l'ont rencontré à Québec.

□ *Vous décrivez essentiellement la culture en termes de production et de consommation. Nous aimerions savoir comment ce phénomène s'exprime dans la réalité quotidienne?*

■ Dans l'histoire de l'humanité, il y a eu deux grands types de culture rigoureusement opposés l'un à l'autre, le dernier étant plus récent, le premier ayant duré des millénaires. Le premier est ce que j'appelle la culture de tradition. Je ne veux pas simplement parler d'une culture ancienne, mais, plus largement, d'une société qui fonctionnait par référence à la tradition comme étant son mécanisme essentiel. C'était vrai, aussi bien à partir de la technique la plus élémentaire de l'économie, que de la culture proprement dite.

À cette culture de tradition on peut opposer ce que j'appelle une culture de production, où la technique, l'économie reposent sur l'innovation, contrairement à ce qui se passe dans la culture traditionnelle, où la nourriture, la façon de l'apprêter, de la trouver, donc la façon de cultiver la terre, sont fournies par des schémas traditionnels. Dans la culture de production, ce qu'on mange, ce avec quoi on s'habille, ce qu'on consomme si vous voulez, repose sur le changement, sur l'innovation, la publicité, la transformation des modes, des moeurs, donc sur le contraire de la tradition.

□ *Et les médias se mettent à utiliser des mots comme «marchandise», «développement», «outil», «industrie», «production culturelle»... Que signifie cette nouvelle terminologie?*

■ Dans une culture de production, s'il est vrai que ses éléments sont produits de la même façon que les biens de consommation économique, on peut dire que cela entraîne une véritable économie de la culture, de la

* Monsieur Desjardins est journaliste pigiste et madame Gagnon sociologue.



Salle de classe d'une «école de rang» dans la région du Lac Saint-Jean (début du XXe siècle).

même façon qu'il y a une économie du blé ou de l'énergie...

□ *En ce sens, la culture serait-elle devenue un marché?*

■ Oui. C'est-à-dire qu'elle est soumise à un marché. Il y a un marché de la culture comme il y a un marché de la pomme de terre.

□ *Qu'est-ce qui expliquerait historiquement ce nouveau glissement, ces nouvelles tangentes?*

■ Il y a plusieurs facteurs qu'il faut mettre en cause. Premièrement, les transformations économiques. Du moment où la production se développe d'une façon massive, surtout à partir des débuts de la révolution industrielle, il n'y a qu'une manière pour que ces objets de plus en plus considérables puissent s'écouler sur le marché: c'est à condition que les gens changent leur genre de vie, leurs valeurs... donc leur culture.

□ *Donnez-nous un exemple.*

■ Lorsque le catalogue «Eaton» est arrivé dans les campagnes du Québec, les femmes ont commencé à le regarder (vous savez d'ailleurs que, pendant très longtemps, il a été exclusivement en anglais) et, voyant tous ces nouveaux objets, elles se sont mises à observer autour d'elles ceux qui leur étaient familiers depuis des générations et ont commencé à les trouver curieux. Autrement dit, ces nouveaux objets, conséquence de l'évolution économique (vêtement, meubles, jouets), supposaient, pour pouvoir entrer dans la maison, une modification de la façon de voir les choses et de la façon de les faire aussi, soit une modification radicale de la culture. Ces produits ne pouvaient être intégrés à la vie que si la culture se trouvait profondément modifiée.

□ *Et les gens s'habituent à considérer que la culture change, comme le reste?*

■ Non seulement que ce que l'on faisait hier peut se faire différemment aujourd'hui, mais que l'on peut également croire autre chose. On finit par avoir l'impression que la culture se produit comme n'importe quoi d'autre. Que même les croyances sont des productions.

□ *Doit-on en conclure que ce sont les individus qui s'adaptent à une culture et non les individus eux-mêmes qui la créent?*

■ Vous avez une espèce de cercle. Là où on le voit le mieux, c'est dans la publicité, qui est très proche de notre sujet. En quoi consiste-t-elle effectivement? On pourrait répondre: à vendre des choses. Bref, la publicité consiste essentiellement à vous persuader de changer votre culture. Autrement dit, à prendre de la bière tous les jours (c'est un phénomène culturel extraordinaire), à changer le décor de notre maison... La crise de 1929 a été très importante en Occident à ce point de vue.

C'est ainsi qu'on a pris l'habitude de voir apparaître de nouveaux produits sur le marché de la culture. Un peu la même chose qu'en littérature. Il y a des rapports entre les deux. Quand on se demande comment il se fait qu'autant de livres paraissent chaque année, c'est effectivement étonnant. Or, les quatre-cinquièmes de ces livres sont des échecs. Pourquoi cette énorme multiplication alors que nos bibliothèques sont pleines? Il y a l'idée sous-jacente que si un livre ne chasse pas l'autre, que si une école artistique ne chasse pas l'autre, que si une pièce de théâtre... il y a quelque chose qui ne marche pas.

□ *N'est-ce pas parce que les gens recherchent de nouvelles valeurs, que ce soit dans des mouvements divers, dans des formes artistiques. Tout le monde ne veut-il pas écrire, faire du théâtre?*

■ Oui. J'ai déjà utilisé cette image-ci: si l'on se contentait de parler de crise des valeurs, il me semble qu'on ne verrait pas très bien ce que cette expression pourrait vouloir dire. Or il faut savoir que les valeurs sont probablement toujours les mêmes. Aujourd'hui, comme il y a 10 000 ans, les hommes ont besoin d'amour, de beauté, de paix

et l'on pourrait faire une liste qui s'appliquerait à tous les hommes depuis l'origine de l'humanité. Ce ne sont pas ces valeurs-là qui sont en crise, mais plutôt le rapport entre ces valeurs et les institutions qui les supportent. Une valeur n'existe pas dans les nuages. Elle est enracinée dans une terre, donc supportée par des institutions.

□ *Vous avez déjà dit que l'école constituait, il y a longtemps, le prototype des industries culturelles...*

■ Oui, bien sûr. C'est peut-être le plus bel exemple. L'école, au fond, est née d'une ambition extrêmement noble, tout à fait légitime: faire participer le plus grand nombre possible d'enfants aux valeurs, aux modèles, au savoir. Mais pour y arriver progressivement, on a fini par déraciner l'enfant de sa culture quotidienne. Cela n'a pas été très grave au début. Pensons à ce qui se passait dans les campagnes: l'enfant allait à l'école pendant une partie assez infime de l'année (à cause des travaux des champs). Et, surtout, il fréquentait l'école du «rang», ce qui ne le déracinait pas de ses jeux habituels, du paysage dans lequel il vivait.

À mesure que l'école évoluait, qu'elle devenait plus spécialisée, plus abstraite, que les jours de cours s'allongeaient, un grand nombre d'enfants eurent l'impression d'être exilés dans cette institution, qu'il y avait de moins en moins de rapport entre la culture que l'on évoquait à l'école et la culture quotidienne vécue avec leurs parents. Et si l'on parle d'aujourd'hui, on a une véritable technicisation de l'école (à un point tel, par exemple, que les parents ont de la difficulté à lire le bulletin de leur enfant!) L'école est devenue, paradoxalement, un instrument de déracinement de la culture.

«Arrivée tardive». (Vestiaire de la Polyvalente des Chutes, à Rawdon, au nord de Montréal.)



Robert Charland

□ *Quel type de rapports, à ce moment-là, l'école peut-elle créer avec l'adolescent?*

■ Ce qui se produit très souvent, c'est une dualité quasi parfaite dans l'existence de l'enfant ou de l'adolescent. Tout est perçu comme si l'école se passait «en dehors». Alors l'adolescent chevauche littéralement deux cultures. Qui plus est: avec le développement des médias de masse, du transistor, de la télévision, du disque, cette culture parallèle se développe prodigieusement.

□ *Qu'entendez-vous par culture parallèle?*

■ C'est difficile à définir, mais il y a une constatation qui me semble devoir faire l'unanimité: c'est une culture du son. Ce qui me frappe le plus, c'est l'importance extraordinaire de la musique, sous toutes ses formes, dans la vie de nos jeunes contemporains. C'est absolument étonnant...

□ *Ne serait-ce pas la confirmation de cette nouvelle «ère du décibel»?*

■ Je ne crois pas que ce soit simplement une question technique. Voici l'hypothèse que je soumets. Dans une société où les valeurs ont une relative stabilité, on peut en parler assez aisément: elles sont discutables, saisissables. Alors qu'avec cette accélération de la production culturelle les valeurs donnent l'impression de changer tous les jours. Vous voulez les nommer, mettre la main dessus et déjà on a changé pour autre chose.

□ *Comment, à ce moment-là, les individus d'une société peuvent-ils communiquer entre eux?*

■ Certainement pas par la parole. Donc je dirais ceci: à la dissolution des valeurs devait correspondre quasi fatalement la dissolution d'une culture de la parole et de l'écriture. Au caractère évanescent des valeurs devait correspondre un mouvement de communion avec le monde. Passer de la parole, de l'écriture... à la musique. De sorte qu'on pourrait en arriver à une conclusion extrêmement pessimiste, à savoir que les hommes, en somme, vivraient de plus en plus dans les phantasmes plutôt que dans la réalité!

□ *Dans une forme de passivité peut-être?*

■ Parce que la musique, par définition, est un peu comme la drogue ou l'alcool: elle peut fort bien être absorbée comme sédatif, de sorte que le monde vous apparaît en quelque sorte comme un objet de rumination, pour ainsi dire, et non comme un objet d'action.

□ *N'en est-il pas de même pour le théâtre, la lecture?*

■ Non, il y a toujours création, même dans la lecture. Il y a création chez le romancier lorsqu'il écrit, chez le peintre lorsqu'il peint, mais il y a aussi création chez le lecteur ou l'auditeur en ce sens que le destin qui est joué se trouve également confronté avec son propre destin. On peut donc dire que s'il fallait, dans une civilisation, que la lecture et l'écrit disparaissent (certaines personnes prévoient une telle éventualité), on changerait radicalement les rapports de l'homme avec le monde.

□ *Mais justement, vous soulignez que les lectures se font rares... Est-ce qu'on ne crée pas encore des ghettos culturels avec les créateurs ou producteurs d'un côté et les consommateurs de l'autre?*

■ C'est vrai pour une part. Mais il faut remarquer que celui qu'on appelait antérieurement le créateur, depuis longtemps, est à peine un créateur. Dans une culture de production, le créateur lui-même devient en très large part un producteur avec tout ce que cela comporte; il est livré à la standardisation du produit, au sein d'équipes de plus en plus considérables où ce n'est plus lui qui conçoit l'ensemble de sa production, planifiée de l'extérieur; il n'a qu'une petite pièce du mécanisme à faire. Il n'y a guère de création là-dedans. Autrement dit, il ressemble de plus en plus à l'ouvrier.

□ *À cet égard, peut-on entrevoir le jour où l'ouvrier lui-même retrouvera sa place au sein du processus créateur?*

■ On pourrait l'envisager. On ne peut pas dire que cette place a totalement disparu. Pourtant il existe actuellement une grande déception à l'égard des produits artisanaux, par exemple, alors qu'ils bénéficiaient d'un véritable engouement il y a quelques années. C'est que beaucoup de gens se sont rendus compte que les artisans faisaient quasiment de la production industrielle, eux aussi. Tel objet ressemble terriblement au précédent. C'est une fatalité. Je m'explique: l'artisan est fatalement condamné à agir pour survivre, le pauvre...

□ *La création perd-elle sa raison d'être parce qu'elle gagne en diffusion?*

■ Non, je ne le crois pas. On peut émettre l'hypothèse que les valeurs ne changent pas, que les valeurs profondes sont toujours les mêmes, que c'est le support qui change. Eh bien! je dirais la même chose pour la créativité. Le besoin de créativité est fondamental; l'homme exige, si modestement que ce soit, de s'affirmer en modifiant le monde qui l'entoure. Créer n'est pas autre chose et je ne connais personne qui ne soit créateur en ce sens-là, comme on est homme ou femme.

Je pense au bricolage, par exemple. Il y a des gens qui sont vraiment doués. D'autres sont créateurs par d'autres formes de loisirs, par des contacts plus actifs avec la nature. Les peintres, les scientifiques amateurs, se multiplient. Donc le besoin existe et peut être satisfait; malheureusement, dès que l'une de ces manifestations créatrices se développe, on a l'impression que tout de suite la société marchande tient à la récupérer.



MCC

☐ *Par contre, est-ce que la créativité et la culture ne sont pas en voie de devenir uniquement des objets de musée?*

■ C'est sûr, c'est un danger et ce n'est pas récent d'ailleurs.

☐ *La querelle concernant l'implantation d'un «Musée de l'homme d'ici» ne constitue-t-elle pas un signe? On ne sait plus quoi faire de la culture...*

■ Oui vous avez raison. Cela relève d'une autre tendance sur laquelle il faudrait s'attarder. Jusqu'à quel point la culture, ou ce qu'on appelle culture dans le sens un peu étroit du terme, ne devient-elle pas objet de contemplation, je dirais même plus, de voyeurisme? Le musée le symbolise très bien. Il représente, d'une part, une sorte de stockage de ce qui paraît le plus précieux dans notre société. Et puis il y a l'organisation même du musée, c'est-à-dire le fait de rassembler ainsi des objets culturels dans une même maison, dans une enceinte fermée par rapport au reste du monde. Cela aussi donne le sentiment qu'il y a des moments pour la culture et des moments qui seraient, disons, de «non-culture». Ce phénomène me paraît très important et a tendance à s'accroître, du moins lorsqu'on fait des comparaisons avec d'autres périodes de l'histoire.

Si vous avez déjà visité une ville comme Rome, vous avez l'impression que les belles choses n'ont pas été enfermées dans un musée. Vous allez me dire qu'elles se trouvent souvent dans des églises. C'est vrai, mais lorsqu'on allait à l'église dans les temps anciens, on n'allait pas dans un musée. Deuxièmement, les choses du passé sont intégrées aux choses présentes, elles sont sur la place publique. À première vue, n'y a-t-il rien de plus difficile à intégrer dans une ville moderne que le Colisée ou le Palais des

Empereurs? Et bien! ma foi, lorsque vous visitez Rome, vous avez l'impression que ces monuments s'intègrent harmonieusement avec le reste. La moitié de la ville n'est pas un musée, soit le lieu où l'on voit (et où l'on ne fait rien), et une autre moitié où l'on fait quelque chose mais où il n'y a rien de beau, ce que sont trop souvent nos villes nord-américaines.

Lorsqu'on y pense et qu'on envisage l'avenir, on serait tenté de croire qu'un jour le milieu de vie sera laid, vide, d'une fonctionnalité effrayante, tandis que, d'un autre côté, on pourra admirer un nombre infiniment plus grand de musées, de bibliothèques qu'on le peut de nos jours. En somme, on aura vraiment réussi à couper le monde en deux.

☐ *Et à couper les êtres de leur histoire?*

■ Oui, ça aussi. Lorsqu'au contraire le patrimoine fait partie du paysage quotidien, il prend une extraordinaire importance: il devient à ce moment-là plus important que l'art. Parce qu'il concerne des dimensions absolument fondamentales de l'existence, à savoir qu'il permet à l'homme (non seulement en allant au musée une fois par année ou le dimanche après-midi; mais en se promenant, en se rendant à son travail) de se remémorer constamment sa condition d'homme. Parce qu'il voit autour de lui les signes d'un monde qui a été habité, fait par des hommes.

☐ *Faut-il alors brûler les musées, les bibliothèques?*

■ Il faut réintégrer la culture dans la vie quotidienne.

☐ *De quelle façon?*

■ Une meilleure utilisation du design, par exemple. Également par le patrimoine, dont nous parlions tantôt, et à condition qu'on ne fasse pas de faux ancien comme cela arrive parfois. Je pense également à tout ce qui a été essayé du point de vue du loisir créateur... On pourrait dire qu'il existe deux dimensions dans le concept «recréer»: rendre la culture à la vie quotidienne, autrement dit abolir l'idée selon laquelle la culture réside de plus en plus dans un musée, à côté de la vie; et, deuxièmement, rendre la créativité accessible à tout le monde. La créativité n'est pas simplement une valeur

parmi d'autres ou un attribut de l'homme parmi tant d'autres. L'homme est essentiellement créateur.

☐ *Pourtant, lorsque vous parlez de production culturelle, on aurait pu penser que l'homme, au lieu de se créer lui-même, se laisse créer...*

■ Oui, on se fait «produire».

☐ *Alors, compte tenu de ce que vous venez d'affirmer, que peut-on espérer de la culture en tant qu'«élément important de transformation sociale»?*

■ À mon avis, depuis le XVIII^e siècle, depuis la grande expansion du capitalisme et de la production, depuis que l'on conçoit notre avenir ou le changement social comme étant essentiellement de l'ordre du progrès, on ne fait que confirmer, accentuer, valoriser l'idée de production. Les hommes de notre époque ont ceci de difficile dans leur condition: ils ne vivent plus aujourd'hui, mais toujours dans un avenir hypothétique...

Tant qu'on entretiendra une telle idée du progrès, il faudra s'attendre à ce que le changement culturel ne soit rien d'autre qu'un changement de production culturelle, soit un accroissement de la variété des produits, soit une plus grande abondance de ces derniers. Ce n'est, à mon avis, qu'en récusant cette idée du progrès et donc premièrement en découvrant l'importance de l'aujourd'hui, le plaisir du maintenant et aussi une certaine stabilité des modes de vie (il faut dire les choses aussi bêtement), que le changement culturel pourra être maîtrisé selon d'autres images que celle de la production.

☐ *Et, selon vous, quelles conditions devraient être posées pour y revenir?*

■ Il y en a plusieurs, mais il en est une qui est essentielle et qui va vous faire sursauter, j'en suis persuadé... Il ne peut pas y avoir d'enracinement culturel, de relative intégration d'une culture et de relative stabilité malgré le changement, s'il n'existe pas de dimension religieuse. Je ne suis pas le premier à le dire et il n'y a pas que les Chrétiens...

☐ Pourquoi?

■ Parce qu'une des raisons pour lesquelles l'industrie peut manipuler si facilement les symboles et les valeurs, les inscrire dans les produits les plus variés et les changer toutes les semaines, si elle le désire, c'est que pour un grand nombre d'entre nous les symboles et les valeurs ne sont pas autre chose que des symboles, que des imageries. Quand vous possédez une dimension religieuse, le symbole n'est pas seulement symbole. Même chose pour le signe. Il renvoie à des dimensions beaucoup plus fondamentales de la condition humaine. C'est le langage du sacré.

☐ Et quelles sont les raisons qui incitent à mettre de côté cette notion du sacré?

■ La raison principale, c'est qu'elle concorde mal avec la culture considérée comme production. La croyance religieuse concorde mal avec l'expansion indéfinie de la technique, avec un idéal de l'existence selon lequel l'élévation de la production et de la consommation est la finalité même de la vie. C'est contradictoire. Il ne peut pas y avoir de véritable appropriation de l'homme par l'homme de son monde si disparaît la dimension religieuse ou, si vous n'aimez pas le mot... la dimension du sacré.

☐ Justement. Quand l'art en tant que sacré vient à manquer, est-ce qu'on ne se retourne pas vers d'autres notions du sacré?

■ C'est plutôt le contraire. Si vous regardez ce qu'était l'art ancien ou ce qu'on appelle parfois l'art primitif, vous constaterez que c'était un art essentiellement religieux. Deuxièmement, c'était un art qui ne prétendait pas remettre en question les structures du monde, mais au contraire les assumait et les explicitait. On voit la différence qui existe avec le voyeurisme culturel de notre époque.

De la même façon la chanson, le conte (dans le milieu traditionnel) étaient insérés dans la vie quotidienne, n'étaient pas considérés comme allant à part. Une veillée familiale avait un sens et entre celle-ci et une soirée qu'on passe maintenant à deux ou

tout seul au cinéma, il n'y a aucun rapport. Autrement dit, lorsque je vais au cinéma, c'est comme lorsque je vais au musée le dimanche après-midi.

Voyez-vous, on a commencé par désacraliser (désenchanter, disait Nietzsche) le monde en évacuant le sacré parce qu'il se trouvait sur notre chemin pour l'extension de la production. Eh bien! si on me demande une formule utopique, c'est très regrettable, mais nous n'avons pas d'autre solution que de rebrousser chemin.

☐ Nous serions-nous trompés de route?

■ Cela peut avoir l'air farfelu, mais c'est exact et ce sont des choses qui arrivent. La personne qui va à Montréal et se rend compte à Québec qu'elle n'est pas sur la bonne route rebrousse chemin — du moins si elle fait preuve de bon sens. Cela arrive aussi pour les civilisations. L'Occidental a la manie de penser que sa civilisation est immortelle. Elle peut mourir aussi, parce que la production et la consommation ne peuvent que sécréter l'ennui. Toynbee disait toujours que les civilisations qui se désagrègent, qui sont mortes, subissent ce sort parce qu'elles n'ont pu surmonter un défi qui leur était propre. Et nous, c'est la production que nous ne sommes pas en mesure d'assumer.

☐ Quelle peut être à ce moment-là la place d'un Institut de la culture dans une société en devenir ou en non-devenir?

■ D'abord, il faudrait corriger. Il ne s'agit pas d'un Institut de la culture, mais d'un Institut de recherche sur la culture. Si on passait par les modalités, par ce qu'on peut lire soit dans la loi qui l'a créé, soit dans le rapport préliminaire du groupe Frégault qui est à l'origine de cet Institut, on verrait qu'il s'agit d'un organisme qui, normalement, va faire de la recherche à long et à court terme, qui va mettre en oeuvre un certain nombre d'activités susceptibles d'être utiles aux chercheurs qui sont essentiellement dans les universités ou dans les divers services gouvernementaux. Ça, ce n'est pas le plus important.



☐ Et qu'est-ce qui est important? Qu'est-ce qu'un Institut comme celui-là peut bien faire?

■ Je vais vous dire comment je vois son orientation. Les recherches devraient porter sur des phénomènes comme ceux que nous avons évoqués, par exemple: l'industrialisation de la culture, la transformation des médias, qui va être prodigieuse dans les années qui viennent (je pense au câble en particulier, aux satellites). Également la distance entre culture populaire et culture dite «savante», c'est-à-dire la manière dont les hommes eux-mêmes sont capables d'être créateurs, de s'auto-déterminer, etc. Comment cette dernière s'élabore, dans quel domaine, quelles sont les expériences que l'on tente et les erreurs qui se commettent, etc. Donc, cet Institut ne devrait pas se cantonner dans ce que j'appellerais des recherches conventionnelles, bien assurées, qui ont l'air d'aller de soi.

C'est en ce sens que la recherche peut être prodigieusement axée sur la vie et sur le développement humain. Car si l'on réussit à briser les énoncés, les objectifs officiels de la culture, on pourra peut-être montrer son enracinement le plus varié possible dans la vie concrète des hommes. Après cela, on va pouvoir faire, il me semble, du développement culturel dans une perspective de créativité.